

L'attraction de la modernité ” à la turque ” dans le monde arabe à travers les productions audio-visuelles.

Yves Gonzalez-Quijano

► **To cite this version:**

Yves Gonzalez-Quijano. L'attraction de la modernité ” à la turque ” dans le monde arabe à travers les productions audio-visuelles.. Dorothee Schmid. La Turquie au Moyen-Orient. Le retour d'une puissance régionale?, Cnrs éditions, pp.115-126, 2011. halshs-00685055

HAL Id: halshs-00685055

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00685055>

Submitted on 3 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Turquie au Moyen-Orient

Le retour d'une puissance régionale ?

Sous la direction de Dorothee Schmid

Ifri-CNRS éditions
2001
p. 115-126.



L'attraction de la modernité « à la turque » dans le monde arabe à travers les productions audio-visuelles.

Yves Gonzalez-Quijano
Institut français du Proche-Orient (Damas)

Produit phare de la consommation télévisuelle arabe, l'industrie du feuilleton – dont les coûts de production, pour les séries les plus importantes, peuvent atteindre une dizaine de millions de dollars – fait l'objet depuis des années d'une sévère compétition régionale. Réussir à « placer » des œuvres dans ce bassin linguistique de près de 350 millions de spectateurs qui s'étend des rives de l'océan Atlantique à celles de l'océan Indien est en effet source de revenus considérables, et peut-être plus encore de prestige culturel. Par le biais du petit écran, ce sont des manières de dire ou de faire propres à une région ou même à un État qui se diffusent et s'inscrivent profondément dans l'imaginaire des téléspectateurs. Héritière de la grande tradition cinématographique des studios Misr, l'Égypte a longtemps imposé une domination sans partage, jusqu'à se voir sérieusement concurrencée, à partir des années 1980, par la production syrienne. De nos jours, la rapide modernisation d'un secteur économique en pleine croissance sous l'effet notamment de la

convergence numérique s'accompagne d'une présence toujours plus manifeste des pays de la Péninsule arabe. Ils financent largement cette production, en assurent la diffusion à travers les chaînes qu'ils contrôlent¹ et tendraient même à faire sentir leurs préférences à travers le choix de thématiques qui privilégient ce qu'il est convenu d'appeler le « drame bédouin », censé broder autour des traditions – largement réinterprétées – des tribus de l'ancienne Arabie. Cette forme de diplomatie culturelle, via la diffusion des séries, qui sont aujourd'hui les plus populaires, avec certaines émissions religieuses, des productions télévisées, n'a produit pour l'heure que des résultats modestes et ce sont encore les récits incarnés par des vedettes cairottes ou damascènes qui font vibrer les cœurs des foules arabes. Jusqu'à l'irruption récente, sur ce théâtre lourd d'enjeux économiques et plus encore symboliques, de nouveaux acteurs – au sens propre comme au sens figuré – jusqu'alors parfaitement inconnus dans la région.

2008 : le coup de foudre turc

Au départ, c'est un peu par hasard, en tout cas sans avoir jamais osé imaginer pareil fortune, que le pari a été pris par la MBC d'inclure en 2008 dans sa programmation des feuilletons produits à l'origine à l'intention du public turc. A la surprise des professionnels, et en l'absence de toute campagne de promotion particulière, la diffusion – rapidement imitée par ses concurrentes – de séries racontant l'histoire d'un amour impossible sur fond d'enjeux matériels dans les milieux de la nouvelle bourgeoisie d'affaires s'est instantanément ou presque transformé en un véritable phénomène de société. Certes, des expériences comparables avaient déjà été tentées avec un certain succès, plus d'une décennie auparavant, en particulier lorsque la chaîne LBC (Lebanese Broadcasting Corporation, présente sous cette forme depuis 1996) avait imaginé d'acheter les droits d'une *telenovela* vénézuélienne intitulée *Kassandra*. Librement inspiré de la structure narrative rendue célèbre par le succès planétaire de la production américaine *Dallas*, cette saga avait ainsi attiré de nombreux téléspectateurs sensibles aux péripéties sentimentales d'une riche héritière de propriétaires terriens brutalement plongée dans un milieu de forains gitans. Rien de comparable cependant avec l'incroyable engouement du public arabe pour les séries turques (une vingtaine d'entre elles ont été vendues entre 2007 et 2008 à des télévisions arabe par le seul groupe Doğan TV). Depuis que la mode en a été lancée en 2008, certains bouquets² ont même imaginé des canaux spécialisés pour ce type de produit télévisuel qui figure désormais comme une catégorie à part entière dans les grilles de programme des principales chaînes généralistes arabophones sous la rubrique *drama moudablaja*, littéralement « feuilletons doublés », expression qui concerne dans les faits les productions turques proposées, le plus souvent en dialecte syrien.

¹Le téléspectateur arabe a aujourd'hui le choix entre plus de 700 chaînes satellitaires, tantôt nationales, tantôt panarabes. Ces dernières sont dominés par deux bouquets privés saoudiens – ou semi-publics tant leurs liens avec les autorités sont évidents : le groupe MBC (Middle East Broadcasting Centre), fondé en 1991 et Arab Radio and Television Network lancé, lui, en 1993. La force des chaînes financées par les capitaux du Golfe se mesure également au succès de chaînes telles qu'Al-Jazeera (Qatar), Dubai TV ou encore celles du groupe Rotana, dominé par le tycoon saoudien de la presse arabe, Al-Waleed Ibn Talal qui développe aujourd'hui des investissements croisés avec la News Corporation de Robert Murdoch.

²La version arabophone du site de la MBC propose ainsi la rubrique *drama moudablaja* auquel conduit un lien intitulé en anglais *turkish drama* : <http://www.mbc.net/turkishdrama/>.

Plus que toute autre, la série intitulée *Noor* en arabe (*Gümüş* dans sa version originale), parmi les premières à être diffusées, illustre avec ses quelque 85 millions de téléspectateurs (dont 50 millions de femmes³) pour la première saison, ce phénoménal succès qui a fait l'essentiel des conversations privées et même publiques durant tout le mois de ramadan 2008. Venus des rives du Bosphore - désormais, par la grâce des *drama moudablaja*, une des destinations préférées de la bourgeoisie arabe aisée et « moderne », les principaux protagonistes – Kıvanç Tatlıtuğ et Songül Öden (respectivement Mehmet/Muhannad et Gümüş/Noor, prénoms désormais à la mode pour bon nombre de nouveaux-nés, de La Mekke à Nouakchott) – sont devenus du jour au lendemain des vedettes immensément célèbres avec les conséquences, parfois imprévisibles d'une telle popularité : invitations à des événements culturels, avec accueil par le ministre de la Culture local, comme en Jordanie, ou encore généreux cachet (120 000 dollars) accordé au jeune premier turc pour qu'il figure dans un clip de Roula Saad, une starlette de la chanson libanaise, rapidement imitée par une de ses rivales, la jordanienne Diana Karazon, qui s'est elle assurée le concours d'Asmar, un acteur concurrent. On a également vu fleurir une succession de « produits dérivés », plus surprenants les uns que les autres, depuis la coupe de cheveux « à la Noor » jusqu'aux robes et aux T-shirts à l'effigie des personnages du feuilleton, tous objets tellement en vogue auprès de la jeunesse que certains responsables religieux ont dû rappeler qu'ils n'étaient pas forcément appropriés aux actes de piété qui caractérisent en principe cette période du calendrier musulman... En plus d'un endroit, ces mêmes responsables n'ont pas hésité à voir l'œuvre du diable dans le succès de pareilles romances, non seulement frivoles, mais aussi coupables à leurs yeux de diffuser des modèles dépravés et avilissants⁴ (Muhannad, le héros masculin de la série Noor découvre ainsi sur le tard une paternité qui lui avait été cachée)...

Emblématiques des *drama moudablaja* « à la turque », les relations de Noor et de Muhannad ont suscité des débats qui ont dépassé, et de très loin, le simple intérêt du public pour leurs péripéties romanesques. En effet, durant les longues soirées de ramadan, marquées par une vie sociale particulièrement active, on n'a pas seulement partagé, au sein des familles, entre amis, toutes sortes de propos au sujet des classiques rebondissements d'une relation sentimentale à la vérité assez compliquée. A travers cette histoire qui met le héros à l'épreuve des commandements du cœur et de la raison, entre l'imprévisible retour de sa première passion et sa fidélité à l'égard de celle avec laquelle il a choisi de partager son existence, ce qui a fait débat dans les sociétés du monde arabe, tous milieux confondus, c'est bien une certaine représentation de soi, une sorte de modèle de vie. En effet, relayés par les articles de la presse écrite ou les *talk-shows* des plateaux télévisés, par les échanges sur les forums de discussion et les divers réseaux sociaux disponibles sur internet, les innombrables commentaires ont mis en évidence l'empathie extrême des franges les plus jeunes du public, et en particulier chez les femmes, pour les protagonistes de l'histoire ; à côté d'innombrables déclarations d'amour pour tel ou tel acteur ou actrice, on y trouve également des échanges, parfois très passionnés, autour d'une péripétie de l'histoire particulièrement remarquable, souvent parce qu'elle met en évidence la « modernité » de la relation sentimentale entre les partenaires.

³K. Smaïl, « Le feuilleton Noor a battu un record d'audimat : Halwa turk sur MBC », *El Watan*, 11 septembre 2008.

⁴« [Noor] est un feuilleton décadent, dissolu, et toute chaîne qui le diffuse déclare la guerre à l'islam et à son Prophète » déclare ainsi le mufti général d'Arabie saoudite lors d'une émission diffusée par... la MBC ! Cf. *Al-Quds al-'arabi*, 28 juillet 2008.

Sous leur apparence diversité, les échanges à propos de la conduite de l'intrigue, et plus encore de celle des personnages, ont en réalité largement tourné autour d'une même problématique, celle de la nature réelle et souhaitée des relations hommes-femmes, résumée en arabe par le mot *romansiyya*. Emprunté à un idiome étranger, ce qui contribue à renforcer dans l'esprit des locuteurs, de manière consciente ou non, le sentiment qu'il n'appartient pas au registre familial et endogène de la langue de tous les jours, le terme s'est chargé de significations nouvelles pour correspondre au type de rapport illustré par les deux personnages-titres du feuilleton : une relation fondée sur le respect mutuel de deux adultes fondamentalement égaux et mutuellement attentifs aux droits et aux sentiments de l'autre... En lieu et place des héros classiques aux moustaches viriles et aux mœurs parfois rudes, Muhannad propose un nouvel idéal masculin fait de délicatesse physique et morale et probablement passablement « efféminé » aux yeux des publics les plus traditionnels. De toute évidence, c'est bien cet aspect des aventures de Noor et de Muhannad qui a passionné les téléspectateurs du monde arabe, héritiers bien entendu des structures sociales propres à cette région du monde et à ses formes d'organisation symbolique, notamment religieuses, mais tout aussi manifestement « travaillés », au moins chez les générations les plus jeunes (sachant que l'âge médian des populations arabes est de 21 ans), par différents vecteurs d'une inéluctable modernisation. Par leur succès, les romances turques sapent ainsi les fondements patriarcaux des sociétés arabes, de même que leurs justifications traditionnelles au nom de la morale ou de la religion, et cela d'autant plus qu'elles le font « de l'intérieur », c'est-à-dire en proposant des modèles de comportement non pas manifestement exogènes, comme dans le cas des feuilletons nord ou sud-américains, mais au contraire « orientaux » et même « musulmans...

Désormais très largement urbanisées et éduquées, y compris dans leurs composante féminine, les jeunes générations arabes appartiennent, comme leurs semblables ailleurs dans le monde, à une culture globale *mainstream* portée par les industries du numérique. Parallèlement aux transformations idéologiques qui font l'objet des analyses de la sociologie politique de cette région, l'invasion des écrans arabes par les séries turques, plus audacieuses sur les questions de société que leurs homologues arabes, est ainsi révélatrice d'autres mutations, sociétales. Touchant en priorité les relations entre les sexes, elles traduisent l'aspiration à un mode de vie qui, dans son désir de se rapprocher des modèles mis en circulation par les industries mondiale de l'*entertainment*, reçoit manifestement les récits de ces *soap-opera* comme un hybride réussi entre des exigences contraires. Séduisants, jeunes, modernes et « occidental-globalisés » si l'on veut, Noor et Muhannad rassurent parce qu'ils ne viennent pas totalement d'ailleurs, mais appartiennent au contraire au territoire partagé d'un imaginaire identitaire. Ils suggèrent ainsi une transition « à la turque » vers une modernité d'autant plus attractive qu'elle accompagne un modèle politique et économique en passe d'être totalement réévalué, dans la perception arabe en tout cas (note sur le « modèle » *je ne vois pas bien ce que vous me demandez !*).

2009 : de la romance à l'action

Bien loin de n'être qu'un coup de foudre passager, cette relation turco-arabe par programmes télévisés interposés a en effet connu l'année suivante un nouveau développement, sur fond de grandes manœuvres géopolitiques dans l'espace oriental du bassin méditerranéen avec, pour

commencer, les tensions entre Tel-Aviv et Ankara et les ouvertures de cette dernière en direction des États arabes. Alors que se tenait au printemps de l'année 2010, en Libye, le 22^e sommet des pays de la Ligue arabe, dont le Secrétaire général de l'époque, l'Égyptien Amr Moussa, résumait les travaux en appelant à la création d'un bloc régional associant les pays arabes aux deux grandes puissances régionales que sont la Turquie et l'Iran⁵, les publics arabes se voyaient proposer d'autres produits de l'industrie audio-visuelle turque, bien moins « romantiques » que les aventures sentimentales de Noor et de Muhannad mais tout aussi populaires, sinon plus, à savoir les différentes productions cinématographiques et télévisuelles inspirées de l'actualité proche-orientale en général, et de la question palestinienne en particulier.

Naguère place forte de l'Otan (dont elle est membre depuis 1952), la Turquie a en quelque sorte accompagné l'évolution de ses positions de plus en plus critiques vis-à-vis du « meilleur allié » américain dans la région, l'État israélien, par la production de fictions diffusées dans les salles de cinéma turques ou bien sur les petits écrans. Avant même le spectaculaire accrochage, lors du forum de Davos, entre Shimon Pérès et Recep Tayyip Erdoğan⁶, les autorités israéliennes sont ainsi vainement intervenues en octobre 2009 pour tenter d'empêcher la programmation par la chaîne publique turque TRT1 de la série intitulée *Ayrilik* (« Séparation »), dans laquelle on voyait des soldats des forces d'occupation israéliennes tuer de sang-froid des Palestiniens, notamment des enfants et des vieillards⁷. Quelques mois plus tard, en janvier 2010, la scène se renouvelait lors de la rediffusion par la chaîne privée d'opposition Star TV de *Kurtlar vadisi* (« La vallée des loups »), feuilleton en quatre épisodes dont le contenu a été très discuté en Turquie même – la diffusion du second épisode, portant sur le terrorisme (*Kurtlar vadisi – terör*), ayant même dû être déprogrammée. Interpellé au sujet de cette œuvre, jugée par les Israéliens à la fois antisémite, hostile à leur pays et susceptible de mettre en danger la vie des Juifs turcs ainsi que les relations bilatérales entre les deux pays, l'ambassadeur turc, convoqué au ministère israélien des Affaires étrangères, dut subir une humiliation qui ne pouvait qu'accentuer une rupture politique dès lors quasiment consommée⁸.

Mais comme pour mieux marquer le virage de la diplomatie turque et ajouter à la fureur des Israéliens, *La vallée des loups* trouva au même moment son chemin sur quelques-unes des principales chaînes panarabes (notamment la MBC, déjà mentionnée, ainsi que Dubai TV et ART). Quelques semaines plus tard, cette forme inédite de « conflit de basse intensité » entre deux pays autrefois alliés trouvait une nouvelle illustration : jouant sur la popularité que lui avait valu la

⁵ « Arab League Chief Unveils Plan for Iran Forum that Includes Turkey », *Hürriyet Daily News*, 28 mars 2010

⁶ Lors d'un débat au Forum économique de Davos en janvier 2009 portant sur le conflit de Gaza, Recep Tayyip Erdoğan s'est violemment emporté contre les propos du président israélien Shimon Pérès, qui défendait l'opération « Plomb durci ». Alors que le débat semblait terminé, le Premier ministre turc a demandé sans succès au modérateur de lui donner « une minute » (en anglais « one minute ») de plus pour réagir, avant de quitter bruyamment le panel, en déclarant qu'il ne reviendrait plus à Davos. Cet épisode, immédiatement retransmis en boucle sur les chaînes arabophones, est depuis connu sous le nom de « one minute de Davos ».

⁷ « Arınç Meets with Israeli Envoy Over Tensions », *Today's Zaman*, 24 octobre 2009

⁸ Peu après la diffusion de *Kurtlar vadisi* à la télévision turque, Danny Ayalon, vice-ministre des Affaires étrangères israélien, a convoqué l'ambassadeur turc en Israël, Oğuz Çelikkol, pour protester contre le caractère antisémite la série. Lors de cette rencontre, Ayalon n'a volontairement pas serré la main de l'ambassadeur turc et l'a fait assoir sur un fauteuil plus bas que le sien. Voir F. D. Zıbak, « 'A TV Series is Not Only a TV Series,' Diplomatic Crisis Show », *Today's Zaman*, 17 janvier 2010

diffusion d'une série associée à une polémique aussi spectaculaire, la MBC, à nouveau imitée par Dubai TV, choisissait cette fois de diffuser à partir du mois de mars, sous le titre *Sarkhat hajar* (Cri de pierres) les treize épisodes de la série *Ayrilik*⁹...

La diffusion de ces feuilletons remplis de scènes d'action sur une trame inspirée de l'actualité politique – un genre relativement peu pratiqué par l'industrie audiovisuelle arabe, même s'il n'y est pas totalement inconnu – allait consacrer la popularité d'une nouvelle icône turque, l'acteur Polat Amendar, auprès d'une opinion arabe fascinée par l'assurance du Premier ministre turc vis-à-vis de ses interlocuteurs israéliens. Après avoir croulé sous les photos à l'eau de rose de Kıvanç Tatlıtuğ, gravure de mode aux traits particulièrement occidentalisés dans la série qui a fait son succès dans le monde arabe, les « boutiques à images » du monde arabe où la jeunesse se fournit en posters des idoles du moment accordaient désormais la meilleure place au héros de la « Vallée des loups », le « James Bond » du Bosphore, à la physionomie à la fois très brune et virilement déterminée. Autant le premier avait pu faire la conquête du marché féminin, autant le second a su enflammer l'imaginaire des jeunes garçons arabes, nourris d'images d'une résistance qui, personnifiée par l'acteur truc, prenait des allures de revanche après un déluge de superproductions *made in USA* où les méchants, invariablement, ont des visages moyen-orientaux déformés par la haine. Mais dans le cas de ces deux séries turques, il est manifeste que le succès repose sur la conscience d'une certaine proximité culturelle, nourrie par les péripéties de l'intrigue, la nature des décors, et toute une multitude de détails. Le doublage par exemple, réalisé non pas en arabe classique, comme cela aurait pu être le cas voici quelques années encore, mais dans ce dialecte syrien popularisé par des séries historiques à succès telles que *Bab al-hara* (« La porte du quartier », autre *blockbuster* de l'industrie du feuilleton arabe) et en quelque sorte « assimilé » à l'expression des acteurs turcophones depuis le succès des premières séries doublées à l'intention du public arabophone. Bien loin d'être en opposition, ces deux vagues successives d'importation de séries turques par les télévisions arabes se sont au contraire renforcées l'une l'autre pour diffuser auprès des publics du Moyen-Orient les modèles espérés par la génération du baby-boom arabe des années 1980-1990 arrivée à l'âge adulte au temps des industries culturelles du numérique.

2010-2011 : flux et reflux de l'attraction turque

Nulle part plus qu'en Syrie cette réévaluation de l'expérience turque ne pouvait se faire sentir : isthme naturel entre la Turquie et le reste du monde arabe, le pays, sous l'impulsion d'un jeune président affichant sa volonté de rompre avec les pratiques surannées de son père, s'est montrée plus rapidement que tout autre avide d'une coopération politique et économique. Entourée de voisins avec lesquels elle était en froid (les États arabes alliés de l'Arabie saoudite et au camp occidental) ou même en guerre si l'on pense à Israël, la Syrie ne pouvait que se réjouir de ces relations nouvelles davantage susceptibles de permettre son désenclavement géopolitique que son alliance déjà ancienne avec l'Iran, ou même, plus récemment, avec le Qatar. Une position que le secteur audiovisuel national ne pouvait manquer d'exploiter pour étendre son influence régionale en se posant comme l'intermédiaire privilégié d'une coopération inédite entre le monde arabe et cette Turquie, « moderne », économiquement puissante et désormais anti-israélienne. Une inflexion qui,

⁹ « Arab TV Channel to Air Series Condemned by Israel », *Today's Zaman*, 18 mars 2010

toutefois, rendait nécessaire de récrire l'histoire commune aux deux pays tant elle était marquée, au moins dans l'imaginaire national syrien, « cœur battant de l'arabité », par les luttes de libération contre l'occupant, certes musulman mais non-arabe. En totale contradiction avec le ton adopté par *Ikhwat al-turab* (« Les frères de la terre »), une série diffusée en 1996 au temps des tensions entre les deux pays, la société SAPI (Syrian Art Production International, du groupe Hamsho, proche du régime) a ainsi lancé en 2010, en espérant la participation de Tuba Büyüküstün, célèbre vedette de la « télé-romance à la turque », la production du second volet de *Ahl al-Râya* (« Ceux du drapeau »). Cette saga historique chantait les vertus de la fraternité turco-arabe au temps de l'Empire ottoman ; une période revisitée, dans le même esprit, dans *Al-dabbûr* (« Les guêpes ») fresque historique au temps de la grande révolte arabe. Le grand événement sur la scène audiovisuelle turco-arabe reste toutefois, la même année, la réalisation de la superproduction intitulée *Suqût al-khalîfa* (« La chute du Califat »). Produite en Égypte avec un budget de plus de quatre millions de dollars, réalisée par Basel al-Khatib, célèbre metteur en scène palestinien, avec une pléiade d'acteurs en provenance de tout le monde arabe, la série a été diffusée pendant le mois de ramadan sur toutes les grandes chaînes arabophones. Elle proposait une relecture des derniers jours de l'empire ottoman, avec un sultan Abdel-Hamid II en proie aux manœuvres des puissances européennes, notamment en raison d'une conscience particulièrement visionnaire des risques de l'émigration des populations juives de l'Empire vers la Palestine... Signe des nouveaux échanges régionaux en train de se dessiner, une version doublée en turc était naturellement prévue¹⁰...

Inaugurée d'une manière particulièrement spectaculaire dans le domaine des séries télévisées, la découverte de la nouvelle Turquie par le monde arabe allait être complétée par des initiatives connexes. Ainsi, la chaîne nationale TRT a-t-elle lancé en grande pompe, en mars 2010, son canal arabe *At Turkiyya*, tandis que les producteurs audiovisuels du monde arabe prenaient de plus en plus le chemin de la Turquie pour le tournage de clips vidéos et même de feuilletons (un mouvement confirmé récemment par les protestations populaires du « printemps arabe » qui ont rendu les tournages difficiles en plus d'un endroit¹¹). Un an après son lancement, la chaîne turque arabophone a fêté à Beyrouth un premier anniversaire qui se solde par un bilan mitigé : noyée parmi plus de 700 chaînes arabophones, elle n'a guère suscité d'intérêt auprès des téléspectateurs locaux¹². Pis, dans le contexte très tendu des soulèvements populaires arabes, en particulier en Syrie, elle n'a pas toujours évité, au contraire des promesses qu'elle avait soulevées, d'être un simple instrument au service de la politique extérieure d'Ankara. Sur le terrain de l'information régionale, *At Turkiyya* n'a jamais vraiment réussi à faire entendre sa voix parmi les grandes chaînes d'information telles *Al-Jazeera*, *Al-Arabiyya* ou même *France 24* dans sa version arabe, y compris alors que l'actualité, à l'occasion de rencontres d'opposants à Antalya ou bien lors de l'arrivée de réfugiés syriens aux frontières turques, lui donnaient *a priori* une longueur d'avance sur ses rivales...

De la même manière, l'industrie du cinéma turque attendait beaucoup de la sortie, au tout début de l'année 2011, du second volet cinématographique de la série *La vallée des loups*, produit à partir de la série télévisée du même nom. Inspirée de l'épisode du Mavi Marmara, le « navire amiral » de la flottille internationale abordée par la marine israélienne au large de Gaza, cette superproduction, en

¹⁰M. 'Abd al-Rahman, « Hakadha takhallasa al-gharb min 'abd al-hamîd », *Al-Akhbar*, 11 février 2010.

¹¹M. 'Abd al-Rahman, « Al-drâmâ al-misriyya : al-ru'ya mushawwasha wal-mustaqbal majhûl », *Al-Akhbar*, 10 mars 2010 et « 'Adel Imam fi Turkyâ li-taswîr musalsal Firqat Nâjî 'âtâ Alla », *Al-Quds*, 15 mai 2011.

¹²« TRT al-arabiyya fî 'îd-hâ al-awwal : nawa taqwiyyat al-'alâqât al-'arabiyya al-turkiyya », *Al-Hayat*, 10 mai 2011.

dépit de son très important budget, n'a pas rencontré à l'étranger, à commencer en Europe, le succès attendu par ses producteurs, en raison notamment de très importants problèmes de diffusion au regard des thèmes traités. Dans ces circonstances, un accueil triomphal dans le monde arabe était d'autant plus espéré que le cinéma turc avait été l'invité d'honneur du 18e festival international du film de Damas, quelques mois avant un hommage au « nouveau cinéma turc » à Beyrouth¹³. Annoncée longtemps à l'avance dans la presse arabophone qui avait régulièrement informé ses lecteurs des progrès du tournage, la sortie du film, précisément au moment de la révolution égyptienne, est passée presque totalement inaperçue.

Ouverte en fanfare, la diplomatie du *soft power* qui a accompagné le renversement des alliances nouées par les autorités turques au niveau régional a été rattrapée par l'inattendu « printemps arabe », dont les conséquences sont particulièrement visibles en Syrie mais qui se font sentir bien au-delà. Un rappel à la réalité pour Ankara, mais aussi pour une opinion arabe, face aux limites d'un partenariat trop rapidement idéalisé. Une désillusion, par conséquent, mais peut-être nécessaire à la construction à plus longue échéance de relations issues, non d'une passion soudaine et trompeuse, mais d'un mariage de raison entre deux partenaires décidés à faire vie commune...

¹³« Le nouveau cinéma turc arrive à Achrafieh », *iloubnan.info*, 16 mars 2011.